

La Lionne prête à s'élancer

Les pins poussaient rouges, dans le jardin aux dahlias noirs. L'enfant serrait ses doigts sur une pomme et les crapauds enchantaient le crépuscule. La chauve-souris lancinante répondait en soupirant au soleil, lion rouge feu qui s'éloignait. Voilà à quoi songeait Oumama, ses grands yeux aux beaux cils noirs tournés vers le jardin, qui déjà disparaissait à nouveau. Elle se souvenait du jardin comme si elle l'avait vu hier. Voilà plus d'un siècle déjà que l'homme-qui-est-maître-de-la-couleur avait ensorcelé son âme. Tu es belle lui avait-il dit, ébloui par l'ourlet des cils entre lesquels l'interrogeaient deux yeux d'or. Oumama avait été prudente pourtant, et, pour toute réponse, elle avait découvert ses lèvres en un rictus de défi. Le soleil vibrait autour d'elle et elle se sentait vivante, en harmonie avec les ocres du désert qui l'entouraient. Son corps bruni par ce même soleil était maître en ces lieux, et à tout moment elle pourrait fuir, ou bondir sur l'homme-qui-est-maître-de-la-couleur. Mais déjà le sortilège de celui-ci l'avait atteinte, et Oumama ne pouvait détourner son beau regard des couleurs qui s'échappaient de sa main. Des ocres comme celles qui l'entouraient, des bruns comme ceux des crinières de ses frères, du bleu comme ce ciel qui lui souriait... Pendant tout ce temps, l'homme racontait. Il racontait l'histoire du pays lointain qu'elle ne connaissait pas, de ses merveilles, des fées qui avaient déserté le monde quand les preux chevaliers s'étaient endormis... Et puis le maître-de-la-couleur avait proféré le sort qui l'avait faite captive : « *Dans ce jardin que la fée a touché, la fleur du mois de décembre s'épanouit à côté du fruit, en janvier ; les eaux chantent une sérénade aux belles dames; les oiseaux des parcs, oiseaux bleus, couleur du ciel, se posent, gracieux, sur toutes les blanches épaules.* » Ce sort n'était pas du maître-de-la-couleur, il lui disait qu'il l'avait emprunté à un maître-des-mots, Monsieur Jules Janin. Bien sûr, alors, elle ne l'avait pas compris, et le jardin s'était gravé pour toujours dans l'or de ses prunelles. Oumama avait oublié l'homme ; entre le velours de ses cils qui battaient apparaissait lentement le jardin de la fée, la fleur de décembre s'ouvrait à côté du fruit, que mangeait l'enfant, la rivière chantait une ballade à des femmes aux blanches mains... Elle ne voyait plus le maître-de-la-couleur qui souriait. Elle était loin, dans le jardin, épiant les oiseaux bleus qui se posaient sur les épaules blanches, ravie à l'idée que, si elle le voulait, elle pourrait, d'un simple bond, frotter son front contre la douceur des plumes de l'un d'eux, avant d'aller se désaltérer aux remous chantant de la rivière qui scintillait au soleil. Les mains du maître-de-la-couleur continuaient leur folle sarabande tandis que, derrière les beaux cils noirs, deux étoiles dorées brillaient avec les reflets de l'eau, désormais indifférentes au ballet des couleurs.

C'était il y a bien longtemps déjà, pourtant le jardin enflammait toujours les prunelles d'Oumama. Son corps était mort, bien sûr, mais le magicien, le maître-de-la-couleur, avait sauvé son âme et l'avait enfermée dans une cage d'ocres, de bruns et de bleu. Voilà plus d'un siècle qu'Oumama était prisonnière de ce lieu, toujours prête à bondir toujours et pourtant incapable de s'élancer. Le maître-de-la-couleur l'avait emmenée chez lui, dans ce qu'il appelait son atelier. C'est du moins ce qu'elle l'avait entendu dire aux autres jeunes maîtres-de-la-couleur qu'elle avait vu venir se presser pour avoir la chance de voir les sortilèges du maître-de-la-couleur vieillissant. Bien sûr, elle voyait l'atelier, c'était des murs en bois et dans des cages aux barreaux d'or, d'autres âmes comme elle, à tout jamais prisonnières de la couleur. Mais toujours, bien plus loin que le mur qui lui faisait face, elle apercevait le jardin clignoter, et c'est lui seul qu'elle regardait depuis le jour où elle était arrivée à l'atelier.

Avec les jours qui passaient, elle avait compris que le maître-de-la-couleur avait emprisonné le ciel, attrapé le printemps, saisi l'amour... Elle avait compris aussi que les ocres, les bruns et le bleu de sa prison avait été parmi les derniers qu'il avait capturés. Le temps continuait sa course, et toujours les yeux d'Oumama se perdaient dans la contemplation du jardin de la fée. Puis, un jour semblable à tous les autres, le maître-de-la-couleur avait disparu, et elle avait compris qu'il ne reviendrait pas. D'autres maîtres-de-la-couleur étaient venus, jeunes et vieux, elle les reconnaissait à leur mains tachées des couleurs qu'ils invoquaient. Ils étaient accompagnés d'hommes et de femmes aux mains blanches. Ils avaient emporté certaines des cages aux barreaux d'or qui entouraient Oumama. Elle avait vu l'atelier se vider, mais personne n'avait pris sa prison d'ocres, de bruns et de

bleu, et elle était restée dans l'atelier.

Le temps continuait à s'écouler. Oumama voyait toujours le jardin de la fée se profiler à l'ombre du velours de ses cils, bien plus loin que les murs de l'atelier. Elle voulait s'y rendre, elle voulait sentir la fleur de décembre et manger son fruit, elle voulait écouter le chant des crapauds, la ballade de la rivière... elle voulait bondir ! C'était décidé, cette fois elle se libèrerait, cette fois elle allait s'élancer !

Devant le jardin, entre la cage d'ocres, de bruns et de bleu et le mur du fond de l'atelier, une enfant aux cheveux dorés et aux yeux bleus leva l'ombre du velours de ses cils vers la femme aux yeux bruns et aux cheveux d'or pâle : « Maman, elle fait quoi, la lionne ? ». Sa mère tourna le velours de ses cils vers la légende accrochée à côté du tableau : « Eugène Delacroix. *La Lionne prête à s'élancer*, huile sur toile, H : 0,295m, L : 0,39 m, 1863 ». Elle répondit à l'enfant : « Elle s'apprête à s'élancer ». Cela ne suffit pas à l'enfant aux cheveux dorés et aux yeux bleus : « Ah. S'élancer sur quoi ? ». Seul le silence lui répondit. Face à la prison d'ocres, de bruns et de bleu, deux yeux bruns et deux yeux bleus plongèrent entre l'ourlet de cils entre lesquels interrogeaient deux yeux d'or.